RÉPONSE

AUX

ACCUSATIONS

PUBLIÉES DERNIÈREMENT

DANS LE TIMES,

CONTRE LE GÉNÉRAL

COMTE DE SALDANHA,

DÉDIÉE A SES AMIS PERSONNELS ET POLITIQUES.

PAR LES CITOYENS PORTUGAIS

JOSEPH ET MANUEL DA SILVA PASSOS.

PARIS,

AUGUSTE MIE, IMPRIMEUR,

RUE JOQUELET, N° 9.

1832

RÉPONSE

AUX ACCUSATIONS

PUBLIÉES DERNIÈREMENT DANS LE TIMES,

Contre le général

COMTE DE SALDANHA.

Les véritables gens d'honneur ne se dévouent qu'une fois, c'est pour cela qu'ils se dévouent aux principes qui sont impérissables.

Le *National* du 5 décembre 1831.

Les rédacteurs du *Times* ont eu la condescendance de publier une correspondance, dans laquelle toute la vie politique du général Saldanha est noircie d'une manière odieuse. Cette correspondance est empreinte du cachet de la calomnie. Les rédacteurs de ce journal devraient du moins reproduire aussi les lettres de ceux qui ont pris la défense du général portugais. Notre devoir est de donner le plus authentique et le plus solennel démenti à ces accusations. Il ne serait pas louable de notre part de laisser ainsi flétrir l'honneur et le caractère du noble champion de la jeune reine D. Maria II et de la liberté portugaise que nous aussi nous avons défendues toute notre vie.

Tout le parti constitutionnel est attaqué dans la personne de son chef. Le général ne pourrait se défendre lui-même sans parler de sa personne, et peut-être serait-il accusé d'orgueil et de vanité. Sa défense donc est de notre ressort, car nous sommes ses amis politiques et personnels. En conséquence, nous commencerons par rétablir la vérité des faits.

1° L'empereur D. Pedro, lui-même, a autorisé le général Saldanha à donner à ses amis particuliers et politiques toutes les explications qu'il jugerait convenables pour justifier auprès d'eux sa non coopération à l'entreprise contre le tyran de Portugal; pour leur montrer que ce fait tient à des causes indépendantes de sa volonté, et qu'en toute occasion il n'a pas cessé de mériter leur estime et de conserver intact l'honneur de son nom.

2° Le général n'a pas accusé le prince de Metternich, ni quelque autre personne ou cabinet, de mettre obstacle à sa coopération à l'entreprise, il s'est seulement servi de l'expression générale de diplomatie, et, par conséquent, l'indiscrétion (s'il y en a) n'est que dans les colonnes du *Times*.

3° Le comte de Saldanha n'a point parlé du commandement de l'armée, qu'il n'a jamais sollicité, c'est le *Times* qui lui a attribué gratuitement ce propos. Le général avait demandé, comme l'unique récompense de ses services, qu'il lui fût permis d'entrer, comme simple soldat, dans un des bataillons de D. Maria II. Cette faveur, que l'empereur lui avait promise, il vient de la lui refuser.

4°. S. M. l'empereur a donné pour raison au général Saldanha, que si celui-ci prenait part à l'expédition, même comme simple soldat, l'Espagne, craignant pour la sûreté du trône de Ferdinand, enverrait 50,000 hommes en Portugal pour appuyer D. Miguel. Sous ce rapport, nous croyons qu'on a trompé la religion du prince Ce n'est pas l'absence du général qui empêchera l'Espagne de secourir Don Miguel.

5° Sa Majesté impériale a promis de donner au général comte de Saldanha le plus authentique et le plus éclatant té-

moignage de sa haute considération et de sa reconnaissance pour les éminens services qu'il a rendu à la cause de la reine D. Maria.

6° Le comte de Saldanha a reçu une lettre de M. Pizarro, ministre de la guerre, dans laquelle son excellence lui annonce que la régence avait donné les ordres les plus positifs pour qu'il fut appelé aux Açores.

7° Le comte de Saldanha n'a jamais fréquenté les châteaux de Meudon ou de Corcelles, seulement il s'y rendait lorsque des affaires l'y appelaient ou lorsqu'il ne pouvait faire autrement en sa qualité de grand du Portugal. Le général n'a jamais flatté l'empereur D. Pedro; il lui a parlé toujours en homme d'honneur et de cœur, et comme devait le faire un bon et loyal conseiller de la couronne.

8° L'empereur sait bien, que si le comte de Saldanha ne fut pas nommé régent ou dictateur à Terceire, c'est parce qu'il refusa toujours de prendre sur lui cette responsabilité, et cela par des motifs tout-à-fait honorables et patriotiques.

9° Le comte de Saldanha a toujours promis son concours au marquis de Palmella en faveur de la jeune reine et de la Charte et contre le tyran du Portugal, seulement il lui a refusé son amitié.

10° C'est une prétention étrange, que d'oser comparer le comte de Villaflor au très honorable général Saldanha : celui-ci, chef du parti libéral, plein de talens, de vertus et de gloire; et l'autre, manquant de caractère politique, sans éducation littéraire, et sans aucun talent militaire ou administratif. Quand on fait de ces comparaisons, il faut du moins avoir du bon sens, lorsqu'on manque de bonne foi. Nos écrivains libéraux ont toujours traité le comte de Villaflor avec beaucoup de faveur et d'indulgence, mais il ne faut pas abuser de leur condescendance. Il n'a commencé sa carrière constitutionnelle qu'à la fin de 1826. Pendant la guerre de la Péninsule, il ne commanda pas même un escadron, mais il a le rare mérite de se laisser diriger par des officiers expéri-

mentés. Et cela est très honorable pour le comte de Villaflor, sans qu'on en puisse tirer d'autres conséquences. Cela suffit pour faire apprécier la justice de l'ostracisme, auquel on vient de condamner le digne petit-fils de Pombal qui a eu le courage d'abjurer sa noblesse héréditaire, le seul mérite des petites âmes, pour entourer son nom de tout l'éclat des vertus populaires.

Não cobre d'altas glorias
Ambas as Indias ambas as Hespanhas
Real sangue dos inclitos Saldanhas?

Elpino Nonacriense.

Ainsi chantait le Pindare portugais : Le sang royal des vaillans Saldagnes couvrit de gloire les deux Indes et les deux Espagnes. Toutefois, parmi tant de Saldanhas, fameux dans notre histoire, le nom le plus populaire, le plus durable et le plus chéri, sera toujours celui du comte Jean Charles. Après le libérateur Manoel Fernandez Thomaz, surnommé le patriarche de la liberté portugaise, c'est le jeune Saldanha qui, jusqu'à ce jour, a fait les plus grands sacrifices à la liberté de sa patrie. Après le grand Pombal, ce sont les deux libérateurs (F. Thomaz et Saldanha) qui ont été les deux meilleurs ministres que nous ayons eus. Mais il est nécessaire de répondre à ses calomniateurs.

On lui refuse, dans la correspondance du *Times*, et les vertus et les talens et la valeur militaire et jusqu'à son amour de la liberté. Pour un aristocrate qui a sacrifié tous les préjugés de son rang, pour servir l'égalité et la liberté, c'est vraiment la plus brutale et la plus sanglante de toutes les injures. Voici en résumé notre réponse.

1° Le comte de Saldanha est considéré, dans notre pays, comme un des plus vaillans et des plus habiles de nos guerriers; peut-être est-il le meilleur de nos généraux : du moins, telle est l'opinion générale de l'armée.

2° Le général Saldanha a fait non seulement la guerre de la Péninsule, mais il a fait aussi celle de Montevideo. Dans la première, âgé de dix-huit ans, il a obtenu par sa conduite, en commandant un bataillon à la bataille de Bussaco, une médaille d'honneur; et à quatre différentes reprises, il reçut la même distinction pour des actions d'éclat sur le champ de bataille. Il mérita aussi la considération des lords Beresford et Wellington, qui lui procurèrent un avancement rapide, et ces autorités le *Times* ne les recusera pas. Le général Saldanha est le seul officier portugais qui ait obtenu des grades, laissant derrière lui des officiers anglais plus anciens. A vingt-deux ans, il commanda une division devant Bayonne. Ses services et ses talens furent si bien appréciés durant la guerre de Montevideo, que bien qu'il fût le plus jeune des généraux, il reçut le commandement de deux des trois uniques divisions qui composaient toute l'armée. Dans cette situation, il mérita toujours l'estime et les hommages de ses braves camarades dont il était l'idole.

3° Ce fut le général Saldanha qui commanda l'armée constitutionnelle des Algarves en 1826; les rebelles ont fui devant son nom. Ce fut lui qui écrasa toutes les révoltes au sein de la capitale.

4° Parmi tant de généraux portugais, le comte de Saldanha est celui qui a toujours inspiré la plus grande confiance à l'armée; nous pourrions le prouver par les attestations de presque tous nos militaires les plus distingués, mais étant tous libéraux, on pourrait dire que leur témoignage est plutôt une preuve de leur attachement aux principes politiques du comte de Saldanha, qu'à ses talens comme général; c'est pourquoi nous nous bornerons à offrir l'autorité la plus irrécusable : c'est celle d'un journal publiquement acheté par le marquis de Palmella, ayant pour titre le *Padre Amaro*. Le rédacteur, dans son numéro d'août 1828, page 266, dit que Saldanha, *de todos os generaes era aquelle em quem o exercito tinha mais confiança.*

Contre ce que nous venons d'avancer, l'auteur de la correspondance du *Times* (nous l'avons reconnu aux traits de l'infamie et de la bassesse), allègue, 1° la malheureuse affaire de Porto; 2° la cannonade anglaise en 1829.

1° AFFAIRE DE PORTO EN 1828.

Jo'l dirò pur se bene audace parlo,
Che quivi errò quel si lodato ingegno,
Col qual paruto era più volte Carlo
Saggio, e prudente, e più d'ogni altro degno.

Ariosto.

Le général Saldanha est pleinement justifié par ses ennemis dans le méprisable journal que nous venons de citer (page 266 jusqu'à 270). On dit que le général avait reçu l'ordre de faire sa retraite en Espagne (le peuple portugais ne savait rien à cet égard), l'armée s'y est refusée ouvertement; la mission de Saldanha, comme général, était donc finie. Il n'était pas possible de concilier ces deux opinions; le gouvernement voulait une retraite, et l'armée voulait une attaque; on n'avait pas d'ordres pour l'attaque, et on n'avait pas de soldats pour la retraite. Voilà la situation dans laquelle s'est trouvé le général Saldanha, qui avait eu le malheur de promettre la plus entière obéissance à ce gouvernement inhabile. D'un autre côté, ni Saldanha, ni l'armée, n'ont eu connaissance, en Portugal, de l'ordonnance secrète qui destituait le généralissime Palmella et le remplaçait par le comte de Saldanha. S'il fallait combattre, pourquoi Villaflor et Palmella allaient-ils cueillir les lauriers de la gloire sur les bords de la Tamise? Tous les vieux généraux polonais sont restés aux ordres de Chlopicki et Skzynecki, quand ceux-ci furent nommés dictateurs.

Chlopicki, lui-même, a commandé quelques divisions sous les ordres de son successeur. Le général Saldanha n'a point voulu rompre le secret des funestes résolutions que venaient de prendre le gouvernement et les généraux : ils avaient pris le parti de déserter, en laissant à Saldanha le soin de nous conduire, non pas à Lisbonne, mais en Espagne. Si le peuple eût connu cette résolution, nous eussions eu un massacre général, une Saint-Barthélemy, des déserteurs et des fuyards. Le général Saldanha a pêché comme révolutionnaire. Il fallait laisser plutôt sacrifier les déserteurs que les braves, le gouvernement peureux qui fuyait, que le peuple héroïque qui voulait combattre et périr pour la liberté. Nous sommes las aujourd'hui de tant de malheurs qui nous ont accablés ! Cet exil si long est affreux ! Le général devait laisser passer, laisser faire la justice du peuple. Ceux qu'il a sauvés alors, sont devenus aujourd'hui ses accusateurs. C'est vrai : le général a eu tort ; mais nous tous, bons Portugais, ne pouvons nous empêcher de l'aimer. Et de quel droit les déserteurs, les fuyards, ceux qui s'éloignaient en toute hâte du champ de la liberté, de quel droit osent-ils accuser un aussi digne citoyen ? Dans cette affaire de Porto, sont compromis huit généraux (quelques-uns très braves), le respectable comte de Sampaio, de Saldanha, Stubbs et Costa, de Palmella, de Villaflor, Azeredo et Saraiva ; les officiers les plus braves et les plus distingués, tels que le colonel Torres, Shualback, Abreu, Leitão, Camello, Xavier et autres. Les deux généraux Pizarro sont seuls restés avec l'armée ; mais tous deux ne sont-ils pas les plus fidèles amis du général Saldanha ? M. J. Pizarro, qui commanda dans la retraite, et qui est aujourd'hui ministre de la guerre de la régence de Terceire, même après la catastrophe de Porto, a brigué l'honneur de servir, et en effet il a servi, comme simple soldat, sous les ordres du comte de Saldanha, dont il est et fut toujours le plus grand admirateur et défenseur. Nous, ses compagnons dans la retraite d'Espagne. suivons aussi son noble exemple.

On ne peut pas s'expliquer pourquoi certains hommes, sans aucun titre quelconque, osent insulter au malheur de l'honorable Saldanha. Les généraux Villaflor et Palmella avaient déjà fui tous deux de Grijó en abandonnant Saldanha qui, seul avec ses aides-de-camp, était parti pour rejoindre l'armée constitutionnelle qui faisait une deuxième retraite après une deuxième victoire! Alors nous n'avons vaincu que pour nous perdre. Mais ce qui étonnera tout le monde, c'est que celui qu'on veut comparer à Saldanha, M. de Villaflor (dit-on) a de nouveau fui de l'île de St-Jorge en 1831. Il paraît que les fuites conduisent au Capitole. Ce fut alors que, pour apaiser le mécontentement que la garnison montra contre M. de Villaflor, la régence de Terceire feignit une horrible conspiration, dont on ne put trouver un seul coupable: en conséquence, quatorze citoyens, et nous en connaissons quelques-uns qui sont des hommes très honorables, furent barbarement exilés sans procès et sans forme de justice, bien que celle de notre pays soit la plus exécrable de toute l'Europe. Saldanha n'a pas montré en 1828 toute l'énergie de son caractère; mais il y a des momens funestes où les grands hommes succombent sous le poids des événemens. Après la journée de Waterloo, Napoléon le géant, que fit-il? Cette affaire malheureuse de Porto a si durement touché l'âme trop sensible et trop délicate du comte Jean de Saldanha, que malgré toute la force de sa jeunesse, ses cheveux ont soudain blanchi comme par enchantement; ses amis ont eu besoin de le soutenir dans l'excès et dans les égaremens de sa douleur. Les autres, qu'ont-ils fait? Quel repentir ont-ils montré? Pour eux, il n'y a eu ni regrets, ni remords.

2o LA CANNONADE ANGLAISE DE TERCEIRE, EN 1829

L'auteur de la correspondance dit que le comte de Saldanha a écrit au commodore Walpole, pour lui déclarer qu'il aimait mieux être coulé bas par le canon anglais, que

de renoncer à faire débarquer ses soldats, et qu'au premier coup de canon il abandonna son entreprise. Mensonge indigne! Infâme calomnie! Vous ne dites pas combien de coups de canons avaient été tirés sur les Portugais avant la lettre dont vous parlez. — La voici : « Je suis déterminé (dit le comte de Saldanha) à périr et à voir périr tous les soldats de Sa Majesté très fidèle... plutôt que de les abandonner. (Les a-t-il abandonnés?) Le sang des plus anciens alliés de Sa Majesté Britannique (continue-t-il) a été versé, un soldat a péri, un autre a été grièvement blessé; le sang peut couler encore. Vous pouvez diriger contre nous votre artillerie, vous pouvez nous faire couler à fond; mais restez assurés que, tant que je ne serai pas prisonnier de guerre, je ferai tous mes efforts pour accomplir mon devoir.»—Après cette dépêche, le comte de Saldanha en a écrit quelques autres de sa main, et la frégate le *Ranger*, non seulement a tiré un coup de canon, mais plusieurs, qui rasèrent les mâts de la *Susanne*. Alors le comte de Saldanha se rendit lui-même à bord du Ranger, et se déclara prisonnier de guerre. Le commodore Walpole le traita comme tel, et se conduisit envers le général comme un vainqueur. L'Europe a vu l'honorable conduite de Saldanha, et elle l'a applaudie. C'était sous le feu de l'artillerie anglaise que Saldanha écrivait au commodore des lettres brûlantes d'honneur et d'indignation. Saldanha n'avait pas un seul fusil pour riposter, et le misérable correspondant du *Times* aurait voulu que l'illustre général eût laissé couler bas les derniers débris de nos dissensions civiles! Le Sycophante, correspondant du *Times*, agent subalterne et méprisable de cette affreuse tyrannie qui, en 1827 et en 1828, sacrifia tant de braves citoyens, a en horreur l'homme qui a sauvé l'honneur et la vie de tant de victimes; mais la France entière a reçu les Portugais en héros. Nous ne savions alors où reposer nos têtes dans toute l'Europe; on ne nous laissait pas même respirer sur les mers. Sans la généreuse France, que serions-nous devenus? France,

disons-nous, parce que ce ne fut pas seulement le vénérable Lafayette, mais encore MM. Hyde de Neuville, Duperré et tous les Français, sans distinction d'opinion ni de parti, qui nous accueillirent, nous, race proscrite et malheureuse. C'est un Portugais qui, après trois ans, vient pour la première fois accuser de lâcheté six cents de nos braves, ses concitoyens! Le *Times* devait-il imprimer ces sales calomnies d'un anonyme? Les Whighs, dont nous aimons les principes, dont nous respectons le caractère et dont nous admirons les talens, doivent-ils adopter ou excuser les erreurs du ministère Wellington? Mais s'ils veulent oublier la noble conduite et les paroles de MM. Mackintosh, Palmerston, Godérich, de Grey, de Holland et de Brougham, alors nous leur dirons que la canonnade de Terceire retentira long-temps dans l'avenir. Personne ne leur disputera l'honneur de cette victoire, et aux souvenirs de Copenhague, de Praga, de Quiberon et de Sainte-Hélène, se joindra celui de Terceire. Ajoutons, que s'il est permis à lord Wellington de faire tuer les *alliés* de son pays, du moins que ses amis sachent respecter le malheur et le sang des victimes. L'Angleterre civilisée a vu avec horreur cet odieux attentat, et elle l'a condamné pour toujours.

On a fait répandre que le général Saldanha n'aimait point l'alliance de l'Angleterre, et qu'il tenait à celle de la France. Nous ne connaissons pas assez, sur ce point, les opinions personnelles de Saldanha; ce sont des questions de la plus haute politique, et quand le général Saldanha et M. Margiochi, les deux chefs du parti constitutionnel, seront appelés à former un cabinet national, ils feront porter leurs choix sur des hommes qu'ils jugeront les plus capables d'assurer le bonheur de leur pays. Nous pouvons d'ailleurs déclarer hautement que tous les libéraux portugais respectent également les deux nations classiques de la liberté, l'Angleterre et la France, et forment des vœux les plus sincères pour le succès des Wighs dans le premier de ces pays, et pour le triom-

phe des principes de la révolution de juillet dans le second ; quant à Saldanha, il a beaucoup d'amis en France et en Angleterre, et il est trop éclairé pour nourrir dans son cœur des antipathies nationales.

Nous devons maintenant venger le comte Jean de Saldanha dans son caractère et dans ses talens qu'on a feint de méconnaître. 1° Ce noble citoyen fut toujours sans reproche et sans tache dans sa vie privée, il fut toujours un homme honnête, vertueux, honoré, ami loyal et excellent père de famille. 2° Il fut toujours un administrateur éclairé, probe et intègre, et par sa douceur et sa droiture il gagna l'estime de tous ses administrés ; personne ne possède à un si haut degré l'art de se faire aimer, respecter et obéir. 3° Il sacrifia sans cesse a ses devoirs de citoyen les intérêts les plus légitimes de sa famille. Ayant occupé les places les plus éminentes de l'état, il n'en rapporta jamais d'autre trésor que celui de ses nobles vertus, le calme de sa conscience et les applaudissemens de sa patrie. 4° A aucune époque de sa vie il ne demanda de faveur au gouvernement ; seulement, après la contre-révolution de 1823, il sollicita sa démission du grade de général, et, il y a peu de temps encore, il réclama l'honneur de servir, comme soldat, pour la liberté de son pays. Ces deux faveurs lui furent refusées. Quant aux ordres dont il est décoré, il les a tous gagnés sur le champ de bataille. 5° M. Pamplona, ministre de la guerre, a voulu donner au général Saldanha une pension de trois mille cruzados (7,500 fr.) pour l'indemniser de la perte de son droit d'ancienneté que le ministre avait si injustement méconnu pour favoriser M. de Villaflor et le miguéliste Santa Martha : le général a refusé cette grâce odieuse. Le ministère voulut destituer et faire arrêter les officiers libéraux appartenant aux corps de l'armée d'Alentejo sous le commandement de Saldanha : mais celui-ci ne voulut point exécuter les ordres du ministre proscripteur ; sa réponse fut semblable à celle de Fairfaix, général de la république anglaise. — S'il y

a quelqu'un en Portugal qui ne mérite pas de pardon pour son amour de la liberté, c'est moi. 6° Le comte de Saldanha a toujours montré les talens les plus brillans ; dans sa jeunesse il remporta tous les prix de mathématiques à l'Académie de Lisbonne, où il fut disciple de M. Margiochi, ancien président des Cortès, et le premier mathématicien du Portugal. Au ministère, avec un caractère ferme et fort, il montra des talens pratiques et administratifs, tels qu'on n'en avait point vus depuis le trop court ministère de M. Fernandez Thomaz. C'est par toutes ces qualités qu'il a pu dans sa jeunesse, et chez une nation jalouse de l'égalité, se faire connaître pour un des chefs du parti constitutionnel, malgré les méfiances qu'inspirait sa naissance aristocratique.

L'impudence du correspondant du *Times* n'a pas de bornes. Il ose disputer au général Saldanha jusqu'à son constant dévoûment pour la liberté portugaise, dont il fut toujours le plus ferme appui et l'un des plus braves défenseurs. Mais avant tout, déclarons que l'accusation insolente portée contre le général, d'être miguéliste et d'avoir foulé aux pieds la cocarde nationale, ne mérite point de réponse. Cependant, comme en France on ne connaît pas toute la vie du général Saldanha, il faut que nous confondions d'aussi lâches calomnies.

1° A l'égard de la cocarde, c'est un fait travesti. Pendant que s'accomplissait la restauration de 1823, le général Saldanha presque seul osait se proclamer le défenseur de la liberté expirante. Après que les Cortès furent dissoutes, les royalistes voulaient massacrer quelques gardes nationaux qui s'étaient refusés à poser les armes. Saldanha courut, réprima les factieux, sauva les citoyens, et leur conseilla ensuite d'ôter leur cocarde pour qu'ils pussent se retirer chez eux sans être de nouveau attaqués. Cet acte d'humanité et de prudence mériterait une couronne, et pourtant le correspondant du *Times* ose l'envenimer. — Je ne connais aucune personne, aucun ouvrage, aucune démarche, au-

cune vertu, qui n'ait ses détracteurs, dit Ganganelli. Ici, qu'il nous soit permis de parler de nos humbles personnes, parce que cela peut intéresser la justification de notre honorable ami. Nous avons défendu la constitution de 1822 avec nos plumes et nos fusils; dès-lors nous avons bien acquis le droit de venger l'honneur du général Saldanha, dont on vient de travestir tous les actes, toutes les intentions et toutes les paroles, pour lui ôter l'estime de ses concitoyens et de l'Europe; lui, dont le crime est d'avoir toujours défendu la liberté et de ne vouloir pas la trahir aujourd'hui. — *Hinc lacrymæ !* La liberté portugaise a triomphé avec les deux cocardes. Avec celle de Bragance, nos braves patriotes ont vaincu à Amarante, à Coruche, à Morouços, à Vouga, à Praia, etc. Avec la cocarde révolutionnaire, ils ont vaincu à Amarante, ils ont repoussé nos chouans, le comte de Villa Réal et Silveira, du territoire portugais, et ont délivré toutes les îles Açores. Les deux cocardes sont glorieuses; mais celle de Bragance fut avilie depuis que les sicaires de D. Miguel l'ont portée autour des échafauds de nos frères. C'est pourquoi nous avons adopté pour toujours la cocarde révolutionnaire, dont notre premier roi portait les couleurs dans la mémorable bataille du camp d'Ourique.

2° Le comte de Saldanha est accusé par le correspondant du *Times* d'être miguéliste. Pour réussir dans la calomnie, il ne sufit pas d'être plein de fiel et de haine, il faut avoir quelque esprit. On sait que le général Saldanha, seul au ministère, s'opposa à la régence de D. Miguel, et qu'il prit même des mesures énergiques. qui n'eurent seulement qu'un commencement d'exécution, en conséquence de sa démission de ministre. Mais lors de sa retraite du gouvernement, on considéra l'usurpation consommée. Le comte de Sampaio fut destitué de son commandement à cause de son attachement à la constitution et de son estime pour le comte de Saldanha. L'archevêque d'Elvas, pair du royaume, et le général Stubbs, furent mis en jugement pour les mêmes motifs. La cour pré-

vôtale miguéliste de Porto a condamné à mort le général Stubbs, pour avoir écrit au gouvernement que toute la garnison et le peuple de Porto avaient considéré la démission de Saldanha comme la ruine de la liberté. (Voir les considérans de l'arrêt).

Le général Saldanha fut toujours un ami sincère et dévoué du système représentatif; en voici les preuves : 1° Le comte de Saldanha étant capitaine général au Rio Grande, dans le Brésil, proclama spontanément, et sans aucun ordre supérieur, les principes de la révolution de 1820.

2° Lorsqu'une seconde révolution éclata au Brésil contre la mère-patrie, plusieurs Portugais dégénérés suivirent la cause des insurgés, et firent la guerre à leur pays natal. Ce furent généralement des absolutistes et des ennemis des Cortès. Le comte de Saldanha ne voulant point renier sa patrie, fut arrêté par le gouvernement brésilien. Ayant obtenu une audience du prince D. Pedro (déjà proclamé chef du gouvernement Brésilien), le comte de Saldanha se rendit dans son château avec la cocarde nationale portugaise. C'est pour cela qu'il est devenu l'objet de la haine la plus mortelle de la part des renégats portugais.

3° A son retour à Lisbonne, le comte de Saldanha s'expliqua franchement aux chefs populaires sur l'état des affaires. Non seulement il adoptait les principes des Cortès, mais déjà il sollicitait l'abolition des majorats et du droit d'aînesse; réforme à laquelle le général Saldanha n'avait pas le moindre intérêt personnel. Pensant, après la fuite de D. Miguel et le mouvement de la garnison de Lisbonne, que la constitution de 1822 ne pouvait pas résister aux efforts de toute l'Europe combinée contre elle, et qu'il fallait trouver un moyen de sauver la nation des maux que le retour de l'absolutisme lui préparait, il crut avantageux de la modifier, en y introduisant momentanément le système des deux chambres, selon les principes de Benjamin Constant. Nous deux, soussignés, avons été d'un avis contraire. On sait que le parti constitutionnel por-

tugais se divisa d'une manière prononcée sur cette question constitutionnelle. Aujourd'hui tous les libéraux portugais sont réunis dans le même système politique, car le temps et les malheurs ont effacé leurs dissentimens sur les moyens d'appliquer les principes de la vraie liberté. A l'égard des anciennes divisions du parti constitutionnel, c'est à l'histoire seulement qu'il appartient de les juger, non pas sur les intentions, qui des deux côtés étaient pures, mais sur l'expérience des faits.

4°. Le gouvernement constitutionnel ayant la plus haute opinion du caractère et des talens militaires du comte de Saldanha, le nomma gouverneur du Brésil et commandant des forces de terre et de mer, avec les pouvoirs d'un vice-roi. Il ne demandait que huit mille hommes, y compris la garnison de Bahia, pour réduire tout le Brésil à l'obéissance des Cortès. Aucun militaire ne dira que sa demande fut exagérée. Cette force lui ayant été refusée, il donna sa démission, non pas comme général, mais comme chef du pouvoir exécutif brésilien : en conséquence, il fut mis aux arrêts et traduit devant un conseil de guerre. Il était en prison lorsque la garnison de Lisbonne se souleva contre la constitution; il fut mis en liberté par suite de cet événement; et lorsqu'il ne restait que l'ombre de la patrie, au milieu des factieux qui voulaient détruire le système représentatif, le général Saldanha, non seulement réprima le parti miguéliste qui voulait déjà se montrer dans toute sa hideuse férocité, mais il obtint que les droits des Portugais fussent garantis par la proclamation royale de Villa-Franca du 31 mai 1823. La révolte de 1820 y fut reconnue légale, aussi bien que le droit d'insurrection et la souveraineté du peuple; on promit l'oubli du passé; les honneurs, les grades et les emplois accordés pendant la révolution furent reconnus. Le pouvoir absolu fut proscrit et une constitution promise. Quand les ministres du roi Jean VI manquèrent à ces promesses, le général conspira pour rétablir la liberté de son pays. En exposant sa tête, il sauva son honneur.

5° Le jour de la rentrée du roi à Lisbonne, après la journée de Villa-Franca, un marquis eut l'impudence de crier aux portes de la cathédrale, Vive le roi absolu! C'était en présence de Jean VI. Le comte de Saldanha imposa hardiment silence au factieux, en déclarant tout haut, que la nation voulait la liberté et qu'elle l'aurait. Le roi Jean VI applaudit publiquement à cette déclaration, en ratifiant la promesse qu'il avait donnée de ne jamais être absolu. Ce fait a été consigné dans la gazette de Lisbonne.

6° Après la chute de Cadix, M. de Palmella fit dissoudre le comité chargé de la rédaction de la Charte. A dater de ce moment, et sous le ministère de cet homme, commença un règne d'oppression et de terreur, par le détestable zèle du préfet de police baron de Renduffe. Quant au général Saldanha, il ne prit plus aucune part aux affaires de l'état, et ne se livra plus qu'à des études scientifiques, jusqu'à la destitution de M. de Palmella : alors le ministère plus conciliateur de M. Barradas le nomma gouverneur militaire de Porto, pour y réprimer le parti sanguinaire et proscripteur. Le comte de Saldanha n'avait cessé de parler au roi en faveur d'un système libéral. Dans une des audiences particulières, sa Majesté Jean VI lui a fait cette réponse, qui aura du retentissement dans l'histoire : « Aucun autre noble que vous ne me parle en faveur de la liberté du peuple; je sais que tout le monde veut une constitution, mais les conseillers de la couronne disent que cette opinion ne trouvera point d'appui dans la haute noblesse, sans laquelle la Charte ne serait pas durable. Moi je fus, je suis, et je serai toujours un bon constitutionnel. J'ai encore là, la constitution (le général la vit en effet). Alors, j'étais satisfait, j'étais applaudi, adoré partout. On ne me manquait pas de respect. Aujourd'hui je suis très malheureux; mais je serais plus tranquille si vous aviez assez d'influence pour amener à votre opinion les ministres et surtout le comte de Porto Santo. Je ne veux pas être roi absolu. » Dans ces paroles Jean VI était sincère.

(Voir les mémoires du conseiller brésilien F. Gomes da Silva pag. 93 et 94).

Saldanha ne pouvant rien obtenir des ministres par la persuasion, et espérant réussir par la force et l'habileté, s'entendit à cet effet avec quelques libéraux très distingués, que, par un motif de prudence, nous ne nommerons pas, à l'exception de M. Gravito, député et conseiller à la Cour de la *Supplication*, et du commandeur Jean Pizarro, tous deux morts avec gloire, l'un sur l'échafaud, l'autre sur le champ de bataille. Lord Heyteysbury (Sir William A'Court) peut au besoin attester si le général Saldanha travaillait à cette époque pour la liberté de son pays. Cette autorité doit suffire pour convaincre les rédacteurs du *Times*. La mort prématurée du roi Jean VI a fait retarder le mouvement projeté; mais quatre ou cinq jours avant l'arrivée de la Charte de D. Pedro, un des plus illustres patriotes de 1820 (notre ami intime) s'était rendu à Porto, pour aider le comte de Saldanha dans la noble entreprise qu'il avait conçue, de délivrer sa patrie malheureuse.

7° En 1826, quand la Charte de D. Pedro fut arrivée en Portugal, le gouvernement de Lisbonne, non seulement ne voulut pas la publier, mais quelques-uns de ses membres conspirèrent ouvertement contre elle. Ce fut le général Saldanha qui la proclama le premier, à la tête de la garnison et de l'héroïque population de Porto. Cet acte de vigueur fit trembler le gouvernement à Lisbonne, où la Charte fut bientôt après proclamée au milieu des applaudissemens universels. Sans les efforts de Saldanha, il est probable que D. Pedro n'eût pas été, sans contestation, roi constitutionnel de Portugal depuis 1826 jusqu'à 1828. On sait comme il vient d'en être récompensé. Voilà la reconnaissance des princes. Ainsi furent traités nos grands capitaines des Indes, Alboquerque, Lopo Vaz de Sampaio et Duarte Pacheco; mais du moins on ne leur refusa pas de combattre pour leur patrie. Quelquefois les hommes vertueux trouvent plus de justice chez leurs

ennemis. Les journaux miguélistes ont dit que le général Saldanha était un scélérat aussi grand que Lafayette, Brutus, Bolivar, Mina, F. Thomaz et Washington.

8o Le comte de Saldanha, seul au ministère, fut énergique et populaire; seul, il lutta avec constance pour défendre le trône national, la liberté et l'honneur du pays. Le général pourrait bien dire : *Si Pergama dextra defendi possent, etiam hac defensa fuissent.* Nous appuierons notre opinion de celle de M. Ouseley, général anglais. Voici l'article qu'il a publié dans le *Star* du 14 novembre 1826. « Une lettre de Lisbonne, du 21 octobre, parle dans les termes les plus flatteurs du ministre actuel de la guerre, le major-général Jean-Charles de Saldanha (descendant du fameux maréchal Daun et frère du comte de Rio Maior), qui a offert ses services et pris le commandement d'une faible force armée pour éteindre l'insurrection dans les Algarves. Si la constitution portugaise, ajoutait le brigadier Ouseley, compte encore quelques défenseurs aussi fermes, sa stabilité est désormais assurée quelque soient ses ennemis. » En effet, le général étant entré au ministère de la guerre, trouva une armée absolutiste; il fit en un mois cette armée constitutionnelle qui, depuis, a triomphé dans tant de combats livrés aux miguélistes; c'est elle encore qui, aujourd'hui, soutient aux Açores la liberté lusitanienne. Nos soldats marchaient contre l'ennemi en chantant l'hymne de Saldanha. Après le duc de Coimbre, régent du royaume en 1438, et après le savant jurisconsulte portugais, M. F. Thomaz, aucun autre homme en Portugal n'a jamais reçu tant d'hommages. de la part de ses concitoyens, que M. le général Saldanha. Il y a peu de temps encore que quelques-uns de nos généraux les plus populaires, et quelques députés les plus libéraux, ont signé une déclaration portant en résumé : que le comte de Saldanha était le seul citoyen qui pouvait sauver la patrie, et qu'ils lui donneraient tout l'appui de leurs facultés.

9o Lors de la démission du général Saldanha en 1827, un

seul cri s'est fait entendre : La liberté est perdue ! A Lisbonne, à Porto, dans l'armée, partout on l'a pleuré comme un père. Pour cela les prisons furent encombrées de patriotes. M. Xavier, secrétaire intime de D. Pedro, faisait partie du ministère proscripteur alors en fonctions. La conduite honorable et patriotique du général Saldanha pendant l'émigration, est assez connue de tous les étrangers. Un tel homme devait-il donc être traité comme il l'a été par les soi-disans conseillers de l'ex-empereur D. Pedro? Les ordres de la régence de Terceire ne devaient-ils pas être exécutés par ses agens en Europe? Comment D. Pedro a-t-il pu se laisser circonvenir par des intrigans généralement haïs et méprisés par la nation portugaise? Nous respectons l'auguste père de notre reine citoyenne, lequel fut l'auteur de la Charte, mais nous ne pouvons pas être ses flatteurs, puisque nous aimons sincèrement son honneur et sa gloire.

Ici nous ferons remarquer que MM. comte de Sampaio, Stubbs, Moura et Diocleciano Cabreira n'ont point été invités à faire partie de l'expédition portugaise, malgré leur habileté reconnue, comme officiers généraux, et leur patriotisme éprouvé par de longs services rendus à la cause de la liberté.

Après ce que nous venons de dire pour la défense du général comte de Saldanha, on peut se convaincre que, non seulement les accusations portées contre lui par le correspondant du *Times* sont contraires à la vérité, mais que le général Saldanha est un de ces beaux caractères qui brillent rarement dans l'histoire des peuples, pour faire leur bonheur et leur gloire. Nous croyons que le comte de Saldanha, noble soutien de la liberté portugaise, continuera à mériter les applaudissemens de ses compatriotes, et l'estime de l'Europe civilisée.

Eaubonne, le 6 février 1832.

Joseph et Manuel da Silva Passos,
avocats à la Cour royale de Porto.

RÉSUMÉ

Des principaux Evénemens de Portugal, à partir de la Révolution de 1820, pour servir à l'intelligence des faits ci-dessus rapportés.

Le 24 août 1820, la première révolution, sous la direction de M. M.-F. Thomaz, éclata à Porto.

Le 1er octobre 1822, la Constitution, décrétée par les Cortès constituantes, est jurée par le roi Jean VI.

Le mars 1823, les généraux M. da Silveira (Marquis de Chaves) et comte de Villa-Real, organisèrent à Tras-los-Montes un soulèvement partiel pour rétablir le pouvoir absolu. Ils furent repoussés du territoire portugais.

Le 27 mai 1823, le colonel Sampaio (vicomte de Santa-Martha) part de Lisbonne pour Santarem avec son régiment ; l'Infant D. Miguel se joint à lui, et proclame l'abolition de la Constitution des Cortès.

Le 31 mai 1823, le roi Jean VI abjure le pouvoir absolu et promet une Constitution libérale.

Le 2 juin 1823, les Cortès ordinaires se séparent après avoir signé une protestation contre toute modification ou altération dans la Constitution de 1822.

Le 5 juin 1823, le roi Jean VI rentre à Lisbonne.

Le 18 juin 1823, une Junte, composée de quatorze membres, est créée pour préparer le projet de la nouvelle Constitution.

Le 30 avril 1824, D. Miguel se met à la tête de l'armée pour détrôner le roi Jean VI et massacrer les libéraux ; cette tentative est déjouée, et D. Miguel, destitué du commandement de l'armée, est envoyé en Autriche.

Le 15 novembre 1825, le traité de l'indépendance du Brésil est ratifié à Lisbonne par le roi Jean VI.

Le 10 mars 1826, le roi Jean VI meurt à Lisbonne ; le même jour, D. Pedro IV est proclamé roi de Portugal et des Algarves.

Le 29 avril 1826, D. Pedro offre une Charte constitutionnelle aux Portugais.

Le 8 juillet 1826, Charles Stuart (lord Stuart de Rothesay), arrivé du Brésil, présente la Charte portugaise à l'Infante D. Isabel-Maria. Aussitôt que le général comte de Saldanha en est informé, il fait proclamer la nouvelle Charte dans la ville de Porto.

Le 31 juillet 1826, la Charte est jurée et acceptée par la nation, et ensuite le général Saldanha est nommé ministre de la guerre.

Le 23 juillet 1827, le général Saldanha donne sa démission de ministre de la guerre.

Le 3 mai 1827, D. Miguel usurpe le pouvoir absolu et convoque les anciens soi-disant états du royaume.

Le 16 mai 1828, le soulèvement contre l'usurpation de D. Miguel éclate à Porto.

Le 6 juillet 1828, l'armée constitutionnelle, sous le commandement de M. Quevedo Pizarro, se retire en Espagne.

Le 11 juillet 1828, D. Miguel est proclamé roi par les prétendus états du royaume.

Le 12 octobre 1828, tous les émigrés Portugais prêtent serment de fidélité à la reine constitutionnelle D. Maria II.

Le 16 janvier 1829, le comte de Saldanha est empêché de pénétrer dans l'île de Terceire par la marine anglaise; le même jour il signe une protestation solennelle contre cet attentat.

Le 13 janvier 1832, l'empereur du Brésil déclare au général Saldanha, que la diplomatie l'empêchait de l'employer dans l'expédition contre D. Miguel.

Le 18 janvier 1832, le comte de Saldanha invite tous ses amis à faire partie de l'expédition en faveur de la reine D. Maria II et de la charte portugaise.

Paris. AUGUSTE MIE, Imprimeur, rue Joquelet, n. 9.